

Pour moi, simple rêveur, en ce siècle d'émoi,
 Je t'aime, ô mon pays, jusque dans tes colères,
 Mon cœur ne peut vibrer pour d'autres que pour toi.
 Dans tes soleils tardifs, dans tes saisons sévères,
 Je t'aime, ô mon pays, et je veux te chanter,
 Chanter de tes hivers la morne royauté,
 Chanter de tes printemps les murmures de l'onde,
 Chanter de tes étés la glèbe âpre et féconde,
 Et chanter en automne un peu de la rancœur
 Qui nous saisit soudain quand tombent feuille et fleur.

Pendant qu'au sein des bois le vent du soir soupire,
 Le rossignol timide accorde au loin sa lyre,
 Mais le vent qui redouble en crescendo puissant
 Couvre bientôt la voix du chanfre du couchant.
 La vague alors répond et sa vaste cadence
 Est un hymne infini telle une plainte immense,
 C'est un duo sans fin de la brise et des flots
 Où dominant toujours des éternels sanglots.
 Puis la tempête vient, et de ses clameurs vagues,
 Rythme des accords fous sur le clavier des vagues.
 C'est alors un concert sublime, plein d'horreur,
 Le fleuve secoué, farouche en sa fureur,
 Bondit, et de ses flots ecumeux pleins de rage,
 Avec un allegro desordonné, sauvage,
 S'élance sur la rive et de sa grande voix,
 Eveille les échos les plus lointains des bois.
 L'orgue des flots sans fin fait chanter un octave
 De sons qui vont toujours de plus grave en plus grave,
 Et descendant ainsi de bémol en bémol,
 Semble ébranler le ciel et fait vibrer le sol.
 Mais couvrant tous les bruits de la vague démente,
 Couvrant de ses éclats la voix de la tourmente,
 Plus haut que la fureur inutile des flots,
 Plus haut que la rafale en ses profonds sanglots,
 On entend au lointain, superbe en sa colère,
 Terrible et monstrueux, le fracas du tonnerre.
 Ainsi qu'un lent point d'orgue après un grand effort,
 Tout se calme soudain, le flot vaincu s'endort,
 La brise dans le ciel disperse la tempête,
 Tout redevient muet et l'orchestre s'arrête ;